



HAL
open science

Traverser la Manche au Moyen Âge (XIIe-XVe siècles) du point de vue des Anglais

Marie-Françoise Alamichel

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Alamichel. Traverser la Manche au Moyen Âge (XIIe-XVe siècles) du point de vue des Anglais. Les circulations entre Paris et Londres, Institut historique allemand de Paris, Dec 2024, Paris, France. halshs-04691389

HAL Id: halshs-04691389

<https://shs.hal.science/halshs-04691389v1>

Submitted on 12 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traverser la Manche au Moyen Âge (XII^e-XV^e siècles) du point de vue des Anglais

(Marie-Françoise Alamichel. Université Gustave Eiffel)

Le voyage entre Londres et Paris implique la traversée de la Manche. Et même si le *Libelle of English Policy* – un essai de 1100 vers de 1438 qui traite de questions maritimes et commerciales – l'appelle « *The narowe see* » (vers 7 et vers 21) [la mer étroite], celle-ci était une barrière naturelle au point que l'auteur du *Libelle* compare l'Angleterre à une ville et la mer qui l'entoure à des remparts¹. L'itinéraire (carto-)graphique de Matthew Paris de Londres à Jérusalem (version royale entre 1250 et 1259) fait passer les voyageurs de Douvres à Wissant tout en insistant sur l'insularité anglaise : on lit l'inscription « Le chastel de Dovre, l'entree e la clef de la riche Isle de engleterre »². La route rectiligne s'arrête et bute littéralement sur « la mer », ses vagues et ses bateaux en haut et en bas de l'itinéraire.

Quels étaient les voyageurs qui empruntaient la Manche, quels différents groupes peut-on dégager ? John Capgrave (1393-1464) a établi une sorte de liste lorsqu'il déplore le déclin de la marine anglaise sous le règne d'Henry VI : « *Quod si mare navigio nostro servaretur, multa bona inde provenirent, mercatoribus salvum daret conductum, piscatoribus securum accessum, regni habitatoribus pacificam pausationem, ipsi quoque regi nostro magnum gloriæcumulum* » [si la mer était contrôlée/protégée par notre marine, de nombreux bienfaits en découleraient. Elle offrirait un passage sûr aux marchands, un accès sécurisé aux pêcheurs, une tranquillité paisible aux habitants du royaume, et pour notre roi lui-même, un grand honneur]³. Cette énumération n'est pas complète. Nous devons ajouter les étudiants anglais qui partaient pour l'université de Paris au XII^e siècle et surtout, tout au long de la période étudiée, les multiples troupes armées défendant les côtes, assiégeant des ports ou combattant en mer. Comme l'Angleterre d'après la Conquête était devenue trilingue, notre corpus comportera des sources latines, françaises et anglaises. Le but de cette communication sera de présenter ce que les textes disent des traversées entre l'Angleterre et la France mais aussi de voir si la langue utilisée a son importance. On accordera une attention toute particulière à la place donnée à l'anglais d'autant qu'elle n'était pas alors une langue d'échanges ou de culture.

Les étudiants

Ce n'est qu'à l'extrême fin du XII^e siècle que réapparut la littérature de langue anglaise. Mis à part la *Chronique anglo-saxonne* qui s'était prolongée jusqu'en 1154, le silence avait été de rigueur depuis la Conquête. En revanche, le siècle fut caractérisé par la rédaction, en latin, d'un très grand nombre de chroniques, d'histoires de la Grande-Bretagne et/ou de portée universelle qui présentaient déjà l'Angleterre comme une nation, une communauté politique cohérente. Au cours du XII^e siècle, l'enseignement et la recherche passèrent des monastères aux universités et beaucoup d'Anglais vinrent à Paris étudier puis enseigner. La célèbre lettre de Foulque de Deuil à Abélard rappelle l'enthousiasme des Anglais désireux de s'instruire au point d'oublier les difficultés du voyage :

Nulla terrarum spatia, nulla montium cacumina, nulla concava vallium, nulla via difficili licet obsita periculo, et latrone, quominus ad te properarent retinebat. Anglorum turbam juvenum

¹ « *As though England were lykened to a cite / And the wall environ were the see* » (vers 1094-1095).

² Matthew Paris, *Historia Anglorum*, British Library Ms Royal 14.C.VII, fol. 2.

³ John Capgrave, *Liber de Illustribus Henricis*, Francis Charles Hingeston, éd., Londres, Longman, Brown, Green, 1858, p. 134. Notre traduction.

mare interjacens et undarum procella terribilis non terreat : sed omni periculo contempto, audito tuo nomine, ad te confluebat. Remota Britannia sua animalia erudienta destinabat.

[Aucune étendue de terre, aucune cime de montagne, aucun creux de vallée, aucune voie même difficile ou infestée de voleurs n'étaient réellement des obstacles pour ceux qui voulaient s'approcher de toi. Les jeunes Anglais, en foule, traversaient la mer ; ils ne craignaient pas les terribles tempêtes ; méprisant tout danger, une fois qu'ils avaient appris ton nom, ils accouraient à toi. La lointaine Bretagne t'envoyait ses animaux à élever]⁴.

Astriker L. Gabriel dans son chapitre sur « English Masters and Students in Paris during the Twelfth Century » présente un très grand nombre des intellectuels anglais qui traversèrent la Manche pour se rendre à l'Université de Paris. Elle dresse une liste impressionnante dans sa conclusion :

*Adelard of Bath, Daniel of Morlay, the « Anonymous Irish Scholar », Isaac of Stella, John of Salisbury, Adam de Parvo Comte, Robert of Melun, Robert Pullus, Thomas Becket, Herbert of Bosham, Ralph Diceto, John Fantosome, Achard, Roger of Worcester, Robert of Crickelade, Richard of Saint-Victor, Ernesius, John of Cornwall, Andres, Rainier, Giraldus Cambrensis, William du Mont, Alexander Neckam, Nigel Wireker, Geoffrey of Vinsauf, Serlo of Wilton, Gerard la Pucelle, Walter Map and Ralph Niger were among the best known Insular scholars at the end of the twelfth century along with Robert Grosseteste, Robert Courçon and Stephen Langton*⁵.

Malheureusement, ces auteurs ont rarement décrit les voyages les menant à Paris, ils sont très silencieux sur les conditions matérielles de l'expédition. Les indications concrètes de la traversée maritime, notamment, sont très peu abondantes. Les écrits autobiographiques de Gerald of Wales / Giraud de Barri (1146-1223) donnent toutefois quelques précisions intéressantes. Il indique dans son *De Rebus a se Gestis* qu'il fit trois longs séjours à Paris au cours de sa vie :

Processu vero temporis causa studii majoris atque profectus ter in Franciam transfretando, tresque status annorum plurium Parisius in liberalibus disciplinis faciendo, summosque præceptores demum æquiparando, trivium ibidem egregie docuit, et præcipuam in arte rhetorica laudem obtinuit.

[Au fil du temps, pour progresser davantage dans ses études, il traversa la mer trois fois pour se rendre en France, passant plusieurs années à Paris à se consacrer aux arts libéraux. Après avoir finalement égalé les plus grands maîtres, il enseigna brillamment le *trivium* là-bas et obtint une grande renommée en rhétorique]⁶.

À l'issue d'un séjour de la fin de l'année 1176 à l'été 1179, Gerald, endetté et sans le sou, décide de rentrer en Angleterre. Il mentionne brièvement les étapes principales du voyage : Arras lors de la semaine de la Pentecôte, puis « *procedens itaque et mari Flandræ transnavigato* » [avançant et ayant traversé la mer de Flandre]⁷, arrive à Canterbury où il est reçu au monastère le jour de la Sainte Trinité⁸ avant de regagner Londres. Certaines des traversées de la Manche de Gerald furent ralenties ou empêchées. La guerre entre la France et l'Angleterre est l'un des

⁴ Foulques de Deuil, *Epist.* 16, PL 178, 371 D. Traduction de Louis Stouff, *Héloïse et Abélard : lettres*, Paris, Union Générale d'Édition, collection 10/18, 1964, p. 244.

⁵ Astriker L. Gabriel, *Garlandia. Studies in the History of the Medieval University*, The Medieval Institute University of Notre Dame, Indiana, Francfort-sur-le-Main, Josef Knecht, p. 25.

⁶ Giraldi Cambrensis, *Opera*, J. S. Brewer, éd., Londres, Longman, Green, vol. 1, 1861, *De Rebus a se Gestis*, Livre I, chapitre 2, p. 23. Notre traduction.

⁷ *Ibid.*, Livre II, chapitre 5, p. 51.

⁸ Le dimanche qui suit la Pentecôte.

obstacles majeurs mentionnés plusieurs fois. En 1192, voulant à nouveau suivre l'enseignement des maîtres de Paris, il rassemble et empaquette ses livres⁹ et prend la route :

Sed mari appropians, quia werram inter reges Philippum et Ricardum, quam per treugam quinquennalem sopitam ad tempus audierat, resuscitatam iterum certius suscepit ; propter quod eundi in Franciam securitas ei nulla patebat ; nec temporis jacturam, qua nulla gravior, amplius sustinere volebat. Ubi sanius atque salubrius in Anglia theologiam scientiam vigere cognovit, sub doctore peroptimo magistro Willelmo de Monte dicto, quoniam in monte S. Genovefæ Parisiis legerat, quem etiam ibi archidiaconus tunc noverat, studii causa Lincolniam adivit.

[Cependant, en s'approchant de la mer, il apprit avec certitude que la guerre entre les rois Philippe et Richard, qu'il avait entendue être temporairement suspendue par une trêve de cinq ans, avait repris ; c'est pourquoi il était dangereux pour lui de se rendre en France. Ne voulant pas supporter plus longtemps une perte de temps, qui est la plus grave de toutes, il apprit qu'en Angleterre la science théologique prospérait d'une manière plus saine et salutaire, sous la direction d'un excellent maître, Guillaume du Mont, ainsi nommé parce qu'il avait enseigné sur la montagne Sainte-Geneviève à Paris, où il avait été archidiacre. Pour cette raison, il se rendit à Lincoln pour y poursuivre ses études]¹⁰.

Il connaît une mésaventure semblable en 1202, alors qu'il cherche à se rendre à Rome. Le conflit armé entre Jean sans Terre et Philippe Auguste l'oblige alors à prendre des routes parallèles :

Et quoniam in maritimo Bologniæ latere propter werram inter reges nulla fuit Anglis applicatio, ideoque nulla ex directo tunc apud Dovoriam transfretatio, ad partes illas, ubi minus credebatur, per industriam exquisitam accessit. (...) Et nave longe trans æquum gravique conditione conducta, in crastino Omnium Sanctorum Zephyro flante clandestino navigio et indirecto apud Graveninges vix applicuit.

[Et puisque, sur la côte maritime de Boulogne, en raison de la guerre entre les rois, il n'y avait aucun débarquement possible pour les Anglais, et donc aucun passage direct à Douvres, il se rendit dans des lieux où on ne l'attendait pas grâce à une ruse mise sur pied. (...) Et après avoir loué un navire à un prix exorbitant, par un trajet indirect, il parvint difficilement à rejoindre Gravelines en secret, le lendemain de la Toussaint, avec un vent d'ouest favorable]¹¹.

Les embûches se poursuivent sur terre, toujours à cause de la guerre, ce qui fait que Gerald détaille son itinéraire : de Gravelines, il part pour Saint-Omer, passe par le château de Challi, Douai et Cambrai avant de rejoindre Paris.

Parfois les difficultés sont d'ordre naturel : tempête ou, au contraire manque de vent. En 1202, alors qu'il était pourchassé par les hommes de l'Archevêque Hubert Walter dans son conflit interminable pour l'obtention de la fonction d'évêque indépendant de Canterbury, Gerald cherche à repartir pour Rome. Le récit est digne d'un épisode de roman d'aventure. Gerald déjoue toutes les poursuites et « *apud Santwich clandestinum sibi parari navigium fecit. (...) Sed cum fere per octo dies moram ibidem Euro in contrariam flante fecisset, ecce adveniunt nuncii archiepiscopi et justiciarii* » [À Sandwich, il fit secrètement préparer un navire pour lui-même. Mais après avoir attendu là-bas pendant presque huit jours, le vent d'est soufflant à contresens, voilà que les messagers de l'Archevêque et des juges arrivèrent]¹². Ces messagers font savoir que l'Archevêque et les juges ont proclamé que personne, clerc ou laïc, ne peut

⁹ Gerald of Wales mentionne toujours ses livres et ne dit rien du reste de ses bagages.

¹⁰ Giraldi Cambrensis, *op. cit.*, Livre III, chapitre 3, p. 93. Notre traduction.

¹¹ Giraldi Cambrensis, *Opera*, J. S. Brewer, éd., Londres, Longman, Green, 1863, *De Jure et Statu Menevensis Ecclesiae*, p. 238. Notre traduction.

¹² *Ibid.*, p. 236.

traverser la Manche depuis Sandwich sans être détenteur d'une lettre de leur part. Ce à quoi, Gerald répond par la loi qui garantit la liberté de passage :

Vestrae discretioni notum facio, quod apud Santwich, ubi publicus est transitus omnium, prohibitus fui transfretare.

[Je porte à votre attention que j'ai été empêché de traverser à Sandwich, où le passage est public pour tous]¹³.

Nos autres nombreux auteurs anglais sont encore moins loquaces sur les bateaux empruntés, les lieux d'embarquement ou de débarquement, les compagnons de traversée, etc. Même Jean de Salisbury, pour lequel on détient quelques indications autobiographiques souvent citées sur ses années d'études à Paris, ne s'est pas attardé sur la mer et ses éventuels dangers. Il se contente de nous dire : « *cum pimum, adolescens admodum, studiorum causa migrassem in Gallias, anno altero postquam illustris rex Anglorum Henricus, Leo iustitiæ, rebus excessit humanis. Contuli me ad Peripateticum Palatinum, qui tunc in monte Sanctæ Genouefæ clarus doctor & admirabilis omnibus præsidebat* » [dès que je fus passé en Gaule, tout jeune encore, pour y poursuivre mes études l'année après que l'illustre roi des Anglais, Henri "le lion de justice"¹⁴ eut quitté ce monde, je me rendis auprès du Péripatéticien du Pallet qui, alors sur la Montagne Sainte Geneviève, illustre et admirable maître, avait la préséance sur tous]¹⁵. Des conditions du « passage en Gaule », nous ne saurons donc rien. Jean de Salisbury a toutefois donné quelques petits détails plus concrets dans ses lettres adressées à Thomas Becket, ce qui s'explique facilement par le genre plus intime et plus informatif de toute correspondance. Tombé en disgrâce auprès d'Henry II, Jean de Salisbury quitte l'Angleterre en 1163 et devance Thomas Becket. Il fait état de son soulagement dès qu'il jonche le sol français mais reste silencieux sur les heures précédentes passées en mer :

Ex quo partes attingi Cismarinas, visus sum mihi sensisse lenioris auræ temperiem, et de tumescentibus procellis tempestatum cum gaudio miratus sum erum ubique copiam, quietemque et laetitiam populorum.

[Dès que j'ai posé le pied sur cette rive de la Manche, il m'a semblé ressentir la douceur et la légèreté de meilleurs cioux. Une fois les bourrasques de la tempête calmées, j'ai été surpris de la prospérité générale partout ainsi que de la paix et de la joie de la population]¹⁶

Et c'est un Paris idéal qu'il décrit avec grand enthousiasme à Thomas :

Sed propter guerras, quas comes de Rosceio et alii quidam proceres adversus dominum Remensem exercebant, a proposito revocatus iter Parisios deflexi. Ubi quum viderem victualium copiam, laetitiam populi, reverentiam cleri, et totius ecclesie majestatem et gloriam, et varias occupationes philosophantium admirans velut illam scalam Jacob, cujus summitas coelum tangebatur, eratque via adscendentium et descendendum angelorum. (...) Evolutis autem paucis diebus in conducendo hospitio, et sarcinolis componendis, regem Francorum adii, eique ex ordiue exposui causam vestram.

[Mais en raison des guerres que le comte de Roucy et quelques autres seigneurs menaient contre mon seigneur de Reims, j'ai été détourné de mon projet et j'ai pris la route vers Paris. Là, en voyant l'abondance des vivres, la joie du peuple, le respect du clergé, et la majesté et la gloire

¹³ *Ibid.*, p. 237.

¹⁴ Henri 1^{er} Beauclerc (1068-1135). Jean de Salisbury est donc « passé en Gaule » en 1136.

¹⁵ Ioannes Saresberiensis, *Metalogicus*, Paris, Hadrianus Beys, 1610, p. 84. Édition plus récente, Ioannis Saresberiensis *Metalogicon*, J. B. Hall et K. S. B. Keats-Rohan, éd., Turnhout, Brepols 1991. Jean de Salisbury, *Metalogicon*, François Lejeune, trad., Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 183.

¹⁶ Joannis Saresberiensis, *Opera Omnia*, J. A. Giles, éd., vol. I, *Epistolæ*, Oxford, J. H. Parker, 1848, p. 187. Notre traduction.

de toute l'Église, les diverses recherches des philosophes, je me suis imaginé être comme sur l'échelle de Jacob, dont le sommet touchait le ciel et qui était la voie des anges montant et descendant. (...) Quelques jours après avoir pris un logement et arrangé mes affaires, je me suis rendu auprès du roi de France, et je lui ai exposé en détail votre cause]¹⁷

L'enthousiasme fut toutefois de courte durée lorsque les difficultés d'argent se firent jour. Dès son départ de Canterbury, Jean avait dépensé 3 des 10 marcs qu'il avait empruntés pour ses bagages et l'entretien des hommes de sa suite. À Paris, il loua un logement confortable mais, ajoute-t-il, avant même d'en avoir pris possession, il avait dépensé 12 livres car il dut payer, à l'avance, un an entier de loyer ! Aussi fut-il obligé de se défaire de ses chevaux (on aurait aimé avoir des détails sur leur nombre et leur placement sur le bateau lors de la traversée de la Manche) et d'annuler ses déplacements prévus.

Les militaires

Astrik L. Gabriel n'a pas inclus dans sa liste d'étudiants anglais Richard Poore († 1237), futur évêque de Chichester. On sait qu'il fut l'un des élèves de Stephen Langton qui enseigna la théologie à l'Université de Paris jusqu'en 1206. Matthew Paris dit de lui qu'il était « *vir eximia sanctitatis et profundæ scientiæ* » [un homme d'une éminente sainteté et un puits de science]¹⁸. Richard Poore quitta à nouveau l'Angleterre, comme la plupart des hauts dignitaires de l'Église, lorsque le pape Innocent III prononça l'Interdit sur l'Angleterre en 1208. Richard repartit alors pour Paris où il enseigna la théologie jusqu'en 1213.

Richard Poore nous intéresse pour son lien avec un autre aspect de notre étude, celui des batailles maritimes. En effet, il joua un rôle dans la bataille de Sandwich qui opposa les flottes anglaise et française. Selon Matthew Paris, l'évêque fournit des fonds qui permirent de recruter des mercenaires. La bataille eut lieu à la Saint-Barthélémy (= 24 août) 1217 au large de la ville de Sandwich (Kent). Le Prince Louis de France (futur Louis VIII) avait accepté la couronne d'Angleterre offerte par les Barons anglais en révolte contre Jean sans Terre. Il avait besoin de renforts, aussi des navires furent-ils rassemblés à Calais. En Angleterre, les Cinq Ports¹⁹ furent aussitôt en alerte. La bataille a été décrite dans de très nombreuses sources. En latin par les chroniqueurs Roger Wendover († 1236)²⁰, Ralph of Coggeshall († après 1227)²¹ ou Matthew Paris (1200 ?-1259) ainsi que dans plusieurs chroniques anonymes telles que la *Chronica de Mailros* (Chronique de Melrose) et les Annales de Dunstaple ou de Waverley. L'*Histoire des Ducs de Normandie* (vers 1220) fournit le point de vue français²² et le *Brut* en prose moyen-anglais (début XV^e siècle) celui des Anglais.

En 1136 parut l'œuvre fondamentale de Geoffroy de Monmouth, l'*Historia regum Britanniae*. Son immense succès donna naissance à un nouveau genre littéraire, celui des *Bruts* ou chroniques nationales qui tiraient leur nom de Brutus, premier roi légendaire de la Bretagne et fondateur de la Nouvelle Troie (Londres). De très nombreuses versions de *Bruts* ont vu le jour dans toute l'Europe médiévale. Plus d'une douzaine rédigés en moyen-anglais nous sont

¹⁷ *Ibid.*, p. 189. Notre traduction.

¹⁸ Matthew Paris, *Chronica Majora*, Henry Richards Luard, éd., Londres, Longman et Trübner, 1876, vol. III, p. 391. Notre traduction.

¹⁹ Les Cinq Ports à l'origine de cette confédération sur la côte sud de l'Angleterre étaient Sandwich, Douvres, Hythe, New Romney et Hastings. Viendront ensuite s'ajouter Rye, Seaford et Winchelsea.

²⁰ *Flores Historiarum*.

²¹ *Chronicon Anglicanum*.

²² La chronique est anonyme mais son auteur semble avoir été un historien attaché à la maison du Comte Robert VII de Béthune. Gregory Fedorenko a avancé l'hypothèse que cet auteur accompagna le comte en Angleterre en 1215. Gregory Fedorenko, *The Texts, Manuscripts and Historical Significance of the prose Chronique de Normandie and Geste de France* (c.1180-c.1230), thèse inédite soutenue à l'université de Cambridge en 2012, vol. I, p. 205-206.

parvenus, en vers ou en prose, abrégés ou poursuivis par des continuations. 181 manuscrits du *Brut* en prose moyen-anglais ont survécu soulignant ainsi l'extraordinaire popularité de cette œuvre considérée comme l'histoire nationale officielle et l'usage définitif, au XV^e siècle, de la langue anglaise sur le sol anglais pour toutes les classes sociales. Ils illustrent également la réserve des auteurs anglais vis-à-vis de la description se distinguant en cela très nettement des écrivains de langue française. Les œuvres anglaises (antérieures à 1350) ne connaissent pas encore l'écriture paysagère ou la pause descriptive. Tout ce qui peut retarder le tempo *allegro* de l'action, tout ce qui n'est pas immédiatement utile aux épisodes, est supprimé. Il faut dire que le public anglais est celui de la bourgeoisie, probablement constitué de riches marchands, ce qui explique la suppression de tout cadre courtois, de références classiques complexes et des digressions. Le *Brut* en prose moyen-anglais repose sur l'accumulation des faits et une technique purement parataxique. Ainsi la bataille de Sandwich est-elle réduite à quelques lignes et au bilan de la victoire :

And in the same tyme a gret Lorde, þat me callede Eustace þe monk, come out of Fraunce wiþ a grete company of lordes, & wolde haue come into Engeland forto haue holp Lowys, þe Kyngus sone of Fraunce.

But Hubert of Burgh and the v portes, wiþ viij shippi, & no mo, mette wiþ ham in þe hye see, and assailede ham egrely, & ouercome ham þrouz strengþ, and smyten Eustace þe monkes heuede, & token also x grete lordes of Fraunce, and put ham into prisoun, & quellede almost alle þe men þat comen wiþ ham; and anone drenchede þe shippis in þe see.

[Et, à la même époque un grand seigneur qu'on appelait Eustache le moine quitta la France en compagnie de seigneurs. Il avait l'intention de débarquer en Angleterre pour apporter de l'aide à Louis, le fils du roi de France.

Mais Hubert de Bourg et les Cinq-Ports avec seulement 8 navires leur firent face en pleine mer, les attaqua violemment et les défit par la force. Ils tranchèrent la tête d'Eustache le moine, capturèrent 10 grands seigneurs de France et les mirent en prison. Ils tuèrent presque tous les hommes qui étaient venus avec eux et aussitôt leurs bateaux coulèrent dans la mer]²³

Il faut se tourner vers l'*Histoire des Ducs de Normandie* et la *Cronica majora* de Matthew Paris pour avoir davantage de détails. Les deux récits nous donnent le nom de plusieurs participants : l'*Histoire des Ducs* signale que la flotte française comprenait quatre grands bateaux. Dans le premier, dirigé par Eustache le Moine, se trouvaient Robert de Courtenay, Ralph de la Tournelle, Guillaume des Barres, Nevelos de Canle, en tout 36 chevaliers. Le deuxième navire transportait Mikius de Harnes et d'autres chevaliers, le troisième était le bateau du châtelain de Saint-Omer (Guillaume V) et le quatrième celui du « majeur de Bretagne ». Venaient s'ajouter à ces quatre grandes nef, six grands navires pour les hommes d'armes (« siergeans ») et de plus petits bâtiments pour les équipements (« harnois ») et le ravitaillement (« marcheandise »). Toutes les embarcations, quelle que soit leur taille, sont appelées des « nés / nef » [navire]. Le roman de plus de 19 214 octosyllabes en anglo-normand *Histoire de Guillaume le Maréchal* (début XIII^e siècle) donne le nom du bateau d'Eustache le Moine en nous parlant de « la grant nef de Baone » (17 366)²⁴ et l'*Histoire des Ducs de Normandie* nous avait décrit en détail ce navire équipé d'un haut château et armé d'un trébuchet quelques pages avant le récit de la bataille :

Lors fist Wistasses li Moines commencer le castiel sor la nef si grant ke tot le regardoient à meruelles, car il passoit de grant masse toz les bors de la nef de cascune part. Puist fist drecier une perriere en une autre grant nef por jeter à lors nés, et cela nés siuoit adies la nef ù li castiaus

²³ Le *Brut* moyen-anglais en prose (version commune des origines à 1333), Marie-Françoise Alamichel, éd. [reprise de F. Brie] et trad. Turnhout, Brepols, 2016, p. 304-305.

²⁴ L'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, Paul Meyer, éd., Paris, Librairie Renouard, 1894, vol. 2, p. 263.

estoit fais. Sour le rivage ot Looyz fait drecier ij perrieres, qui jetoient priès outre le bras apriès lor nés, dont il les destraignoit moult²⁵.

Matthew Paris, quant à lui, précise que Hubert de Burgh (†1243) commandait 16 grands bateaux (des « *naves* ») et 20 petits (« *naviculis* »). En effet :

Acceptis igitur secum praelectis militibus, videlicet Henrico de Trublevilla et Ricardo Suard, cum quibusdam aliis sedpaucis, in optimam navem intravit, habens secum quosdam de quinque portibus maris peritos. Erant autem nutui suo deditæ circiter decimæ sextæ naves bene communitæ sine naviculis comitantibus, quæ ad viginti sunt recensitæ.

[Ayant pris avec lui des chevaliers de choix, à savoir Henri de Trubleville et Richard Suard, avec quelques autres mais peu nombreux, il entra dans un excellent navire, ayant avec lui des experts des cinq ports maritimes. Environ seize navires bien équipés, sans compter les petites barques accompagnatrices, environ au nombre de vingt, étaient sous son commandement]²⁶

Il s'agit ici d'un récit original de Matthew Paris qui a donné deux versions de la bataille, une reprise de Roger Wendover (†1236) et une seconde – le récit original – découlant probablement directement du témoignage de Hubert de Burgh. La suite relate le cœur de la bataille navale :

Perrexerunt igitur audacter (...) acsivellent adire Calesiam. Quod cum vidisset Eustachius monachum dux Francorum, ait : « Scio quod hi miseri cogitant Calesiam quasi latrunculi invadere, sed frustra, bene enim præmuniuntur ». Et ecce Angli subito cum comperissent ventum exhausisse, versa dracena extranverso, vento jam eis secundo irruerunt in hostes alacriter, et cum attigissent puppes adversariorum, uncis injectis attraxerunt eas ad se, et intrantes quantocius securibus præacutis præsciderunt rudentes et antennas malum supportantes, et cecidit velum expansum super Francos ad instar retis super aviculas irretitas, et nobilioribus parcendo incarcerandis in frustra cæteros detruncabant. Inter quos Eustachium, qui se defiguraverat, quem etiam in sentina invenerunt latitantem, extraxerunt et decollaverunt.

[Ils partirent donc audacieusement, (...) et s'efforçant de se diriger vers Calais. Lorsque Eustache le moine, chef des Français, vit cela, il dit : « Je sais que ces misérables pensent envahir Calais comme des voleurs », mais voilà que les Anglais, ayant soudain compris que le vent avait faibli, changèrent brusquement de direction, et avec le vent désormais en leur faveur, foncèrent joyeusement sur l'ennemi. Et lorsqu'ils atteignirent les poupes des adversaires, ils les attirèrent vers eux en jetant des crochets, et montant rapidement à bord, ils coupèrent avec des haches les cordes et les vergues soutenant le mât, et la voile étendue tomba sur les Français comme un filet sur des oiseaux pris au piège, et épargnant les plus nobles pour les emprisonner, ils massacrèrent les autres en morceaux. Parmi eux, ils trouvèrent Eustache, qui s'était déguisé et se cachait dans la cale. Ils le sortirent de là et le décapitèrent]²⁷.

Le texte français donne quelques détails supplémentaires expliquant que le navire d'Eustache le Moine fut encerclé de toutes parts, que les Anglais jetèrent des pierres et de la chaux sur les bateaux. On apprend que le marin qui trancha la tête d'Eustache se nommait « Esteviene Trabe [Crabbe] »²⁸.

La fin de la version originale de Matthew Paris nous ramène à Richard Poore lorsque le chroniqueur conclut son récit en rapportant que « *cum autem Hubertus victor miraculosus ad litus laetus pervenisset, perrexerunt ei obviam et suis convictoribus omnes episcopi qui ibi erant cum militia et populo, sacris induti vestibibus cum crucibus et vexillis, cantantes solenniter et*

²⁵ *Histoire des Ducs de Normandie et des Rois d'Angleterre*, Francisque Michel, éd., Paris, Jules Renouard, 1840, p. 185.

²⁶ Matthew Paris, *op. cit.*, p. 28-29. Notre traduction.

²⁷ *Ibid.*, p. 29. Notre traduction.

²⁸ Dans la première version de Matthew Paris, qui reprend le texte de Wendover, c'est Richard (le fils illégitime du roi Jean sans Terre) qui tranche la tête d'Eustache.

Deum collaudantes » [lorsque Hubert, victorieux et miraculeux, arriva joyeux sur le rivage, tous les évêques qui se trouvaient là, avec les soldats et le peuple, vinrent à sa rencontre, vêtus de leurs habits sacrés avec des croix et des bannières, chantant solennellement et louant Dieu]²⁹. C'est l'illustration dessinée et annotée par le chroniqueur lui-même qui nous indique qui étaient les évêques présents : Pierre des Roches (évêque de Winchester), Richard Poore (évêque de Chichester et de Salisbury), Jocelin of Wells (évêque de Bath). La bannière déployée par l'un des évêques indique « *Absolvo pro liberatione Angliae morituros* » [J'absous ceux qui mourront pour la libération de l'Angleterre] tandis qu'on lit en-dessous : « *Hi omnes cum processione solempni in vestimentis festivis occurrebant triumphantibus scientes quod miraculosa fuit victoria* » [Tous ceux-ci les accueillirent avec une procession solennelle, vêtus de leurs habits de fête, en honneur des vainqueurs, sachant que la victoire avait été miraculeuse].

À partir de 1300 et jusqu'à la seconde moitié du XV^e siècle, les choses changent notamment à cause de la guerre de Cent Ans. Celle-ci a des conséquences sur la façon dont la mer est considérée de part et d'autre de la Manche et aussi sur le déclin de l'usage du français en Angleterre et la multiplication des écrits en anglais. Les chroniques nationales ou universelles latines continuent d'exister mais diminuent en nombre et en renom tandis que de nombreux *Bruts* sont rédigés en anglo-normand et en anglais, puis seulement en anglais. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, les chroniques sont largement en anglais³⁰. Frédérique Laget a fait remarquer que :

À partir de 1300 environ et jusque dans le second XV^e siècle, la guerre de Cent Ans et ses conflits périphériques (en Écosse ou en Flandre) voient donc cette mer devenir un enjeu aussi bien politique qu'économique et stratégique. (...) La guerre sur mer au Moyen Âge n'est guère différente de la guerre terrestre : on y trouve peu d'affrontements, des attaques ponctuelles s'apparentant à du banditisme et des abordages faits sur le modèle des sièges. Au cours de la guerre de Cent Ans, la mer apparaît comme un enjeu essentiel de la guerre. Elle permet des attaques plus meurtrières par le biais des raids, qui s'intègrent désormais dans des stratégies d'ensemble³¹.

Deux batailles navales ont particulièrement frappé les chroniqueurs, et ce d'autant plus qu'elles furent des victoires anglaises : celle de *Sluys / l'Écluse* le 24 juin 1340 dans un bras de mer qui conduisait alors à Bruges et celle des « Espagnols sur Mer » au large de Winchelsea le 29 août 1350. C'est justement parce que les côtes anglaises ne cessaient de subir des raids français (ce fut le cas des ports de Portsmouth, Southampton³², Hastings ou Plymouth) et parce que Philippe VI de Valois projetait d'envahir l'Angleterre qu'Édouard III décida d'attaquer la flotte française qui bloquait l'entrée au port de *l'Écluse*. Plusieurs chroniques latines³³ détaillent le déroulement de la bataille mais on trouve aussi cet événement décrit dans des textes en langue vernaculaire comme la continuation du *Brut* moyen-anglais en prose ou les *Chroniques* de Jean Froissart. Comparons ces deux derniers récits.

²⁹ Matthew Paris, *op. cit.*, p. 29. Notre traduction.

³⁰ Voir, par exemple, les chroniques de John Hardyng (1378-1465), *The Great Chronicle* (Londres, Guildhall Library, MS 3313. La dernière portion de la chronique qui couvre les années 1439-1512 a peut-être été écrite par Robert Fabyan († 1512), l'auteur de *The New Chronicles of England and France* communément appelée *Fabyan's Chronicle*), *Gregory's Chronicle* (1470 ?), *A Short English Chronicle* (1464).

³¹ Frédérique Laget, « Guerre sur mer et usage stratégique de la mer (Manche, XIV^e-XV^e siècle) », *Revue du nord*, tome 95, n° 402, oct./déc. 2013, p. 948 et p. 965.

³² Jean Froissart relate que l'armée du roi de France « avoit fait grant damage, et tant que ars et robet le bonne ville de Hantonne, et conquis Christofle, son grant vaissiel », *Chroniques*, Peter F. Ainsworth et George T. Diller, éd., Paris, Librairie générale française, collection Lettres Gothiques, 2001, p. 291.

³³ Par exemple l'*Eulogium Historiarum* (achevée vers 1365) et l'*Historia de Mirabilibus Gestis Edwardi III* de Robert de Avesbury († 1359).

Conformément à l'habitude anglaise, le récit du *Brut* en prose est concis et factuel. Le déroulement de la bataille n'est pas détaillé, seule compte la victoire et son bilan³⁴. On notera toutefois que le patriotisme du rédacteur transparaît dans les adverbess « *manly & stily* » appliqué au roi Edouard III :

And in þe same zere, on Missomer even, he bigan to sayle towarde Fraunce azen, & manly & stily ful vpon Philip of Valeys, the whiche long tyme lay, and had gaderid to him a ful huge and boystous navee of diuers nacions, in þe hauene of Schlus. And þere þey fouzten togedir þe Kinge of Fraunce, and he wiþ her osten from midday vnto þe morwe. In wiche batail were slayn xxx m' men of þe kingez companye of Fraunce, and meny shippes & Coggez were take.

[Et la même année, la veille de la Saint-Jean, il reprit la mer vers la France avec courage et détermination. Il alla droit sur Philippe de Valois, qui avait depuis longtemps réuni toute une immense et puissante flotte de diverses nations, dans le port de Sluys / l'Écluse. Et là, ils combattirent le roi de France et lui, avec leurs armées, de midi jusqu'au lendemain. Dans cette bataille, trente mille hommes de la compagnie du roi de France furent tués, et de nombreux navires et cogues capturés]³⁵.

Le compte-rendu anglais n'a donc rien de la qualité littéraire du récit de Jean Froissart (1337-1405), alors même que le texte anglais fut vraisemblablement rédigé peu après la bataille tandis que Froissart n'avait que 3 ans en 1340. On sait toutefois que celui-ci fut l'historien de la cour de la reine Philippa de Hainaut (1313-1369), l'épouse d'Édouard III, entre 1361 et 1369. On sait aussi qu'il utilisa grandement la chronique de Jean le Bel³⁶ mais le récit de la bataille de l'Écluse y est beaucoup plus bref et nettement moins précis. On sait enfin que Jean Froissart était avide d'informations directes, entreprenait des enquêtes de terrain, recueillait des témoignages, menait des interviews. Peter Ainsworth fait remarquer que :

During the years spent in Philippa's entourage, Froissart was presumably witness to much of the life of Edward III's court, whether in London, at Westminster or on visits to various castles such as Berkhamsted in Hertfordshire. (...) Froissart takes his narrative forwards into the 1370s, supplementing what had been there in the verse chronicle with more original and recent eyewitness testimony collected during a series of 'research trips'. These were presumably undertaken with Philippa's blessing and allowed Froissart to range much further afield³⁷.

On pourrait fort bien remplacer le titre des *Grandes Chroniques de France* par celui de *Brut en prose moyen-anglais*, ainsi que le français par l'anglais, et l'analyse de Jean-Marie Moeglin resterait entièrement valable lorsqu'il écrit :

³⁴ Le texte latin de l'*Eulogium Historiarum* est tout à fait du même style bref et ramassé : « L'An de Grâce 1340, à la veille de la Saint Jean-Baptiste, le roi d'Angleterre, ayant embarqué avec environ deux cents navires, se dirigea vers la Flandre. Près de Sluys, il rencontra une flotte française considérable. En conséquence, durant toute la journée, lui et ses conseillers délibérèrent soigneusement sur la conduite à tenir. Le lendemain, le vaillant chevalier Robert de Morley vint à son aide avec la flotte du Nord de l'Angleterre, et une bataille navale très féroce s'ensuivit. Grâce à la faveur de Dieu, les Français et les Normands furent vaincus, en partie tués, en partie noyés, en partie capturés. Leurs navires, à l'exception de quelques-uns qui s'échappèrent, furent totalement pris par les Anglais. Le conflit, d'une intensité jamais entendue près des côtes anglaises, dura de la neuvième heure du jour jusqu'au lever du soleil du jour suivant » (notre traduction).

³⁵ *The Brut, or The chronicles of England*, Friedrich W. D. Brie, éd., Londres, Early English Text Society / K. Paul, Trench, Trübner & co., limited, 1908, p. 295. Notre traduction.

³⁶ Jean le Bel, *Vraye hystoire de roi Edward*, commencée en 1357 et qui couvre la période de 1326 à 1361.

³⁷ Peter Ainsworth, « Jean Froissart: Chronicler, Poet and Writer », Peter Ainsworth et Godfried Croenen, éd., *The Online Froissart*, v. 1.5 (Sheffield: HRIOOnline, 2013).

<http://www.dhi.ac.uk/onlinefroissart/apparatus.jsp?type=intros&intro=f.intros.PFA-Froissart>

Voir aussi les travaux de Věra Soukupová, *La Construction de la réalité historique chez Jean Froissart. L'historien et sa matière*, Paris, Honoré Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 2021.

Les *Grandes Chroniques de France* mettent en français à la portée des laïcs ce qu'auparavant, seuls, les clercs pouvaient lire : elles sont une histoire sans auteur car elles racontent l'histoire telle qu'elle fut, telle que Dieu avait voulu qu'elle se déroule. Jean le Bel, en revanche, illustre un genre historiographique tout à fait différent et beaucoup plus récent ; on peut certes le placer du côté de l'*historia* – un récit qui ne se concentre pas sur les dates mais qui veut rapporter les événements de l'histoire dans leur cohérence, c'est-à-dire avec leurs causes, leurs conséquences et leurs liens – mais il s'agit d'une *historia* rénovée par le recours du roman courtois. On retrouve, en effet, dans les récits de Jean le Bel et Froissart la thématique privilégiée du roman courtois : ils relatent les « aventures » et les « prouesses » des personnages du récit (les acteurs de l'histoire). Ils recourent aux techniques littéraires du roman courtois telles que l'entrelacement. Ils ne s'effacent pas en tant qu'auteurs derrière une histoire qui se raconterait d'elle-même mais ce sont eux qui organisent la *conjointure* du récit, en commentant ce qu'ils racontent et en prenant à témoin leurs lecteurs ou auditeurs³⁸.

Jean Froissart prend le temps de nommer un très grand nombre de grands seigneurs des deux côtés des forces armées. Il indique la composition des troupes : le roi de France commande Normands, Génois et Picards. Il donne des chiffres : du côté français (Froissart dit systématiquement « normand »), « plus de sept vint gros vaissiaus sans les hokeboz (= bateaux de petites marchandises) »³⁹ ; le roi de France a réuni quarante mille combattants, les Anglais sont quatre fois moins nombreux que les Français. Il précise les sons que l'on pouvait entendre, le grand vaisseau Christophe rempli d'arbalétriers génois part à l'attaque « à grant fuison de trompes et de trompètes et de pluseurs aultres instrumens »⁴⁰. Ou lorsque les Anglais fêtent la victoire en restant toute la nuit devant l'Écluse, « en grant bruit et grant noise de trompes et de nakaires (= petit tambour) et de toutes manières de menestraudies »⁴¹ Il mentionne divers équipements comme les outils pour harponner les bateaux : « ils avoient grands crocs et havez (= crochets) de fer tenants à chaînes ». Il donne une description technique et tactique de la bataille :

Quant li rois d'Engleterre et si mareschal eurent ordené leurs batailles et leurs navies bellement et sagement, il fisent tendre et traire les voiles contremont, et vinrent au vent, de quartier, sus destre pour avoir l'avantage dou soleil, qui en venant lor estoit ou visage. Si s'avisèrent et regardèrent que ce les pooit trop nuire, et detrièrent un petit, et tournièrent tant qu'il l'eurent vent à volenté⁴².

Pour rendre la scène davantage vivante et directe, Froissart théâtralise : il fait parler les protagonistes et mentionne leurs émotions. Ainsi lorsque les Français se rendent compte, grâce aux bannières, que le roi d'Angleterre est présent, « si en estoient moult joiant, car trop le désiroient à combattre »⁴³. Enfin, Jean Froissart commente les événements. Il note que le bilan humain est effroyable et explique qu'en effet « batailles et assaus sus mer sont plus dur et plus fort que sus terre ; car là ne peut-on reculer ni fuir ; mais se faut vendre et combattre et attendre l'aventure, et chacun en droit soi montrer sa hardiesse et sa prouesse ».

Le seul détail intéressant fourni par le texte du *Brut* en prose moyen-anglais, que l'on ne trouve pas chez Froissart, est la mention de « navires et cogues » capturés. Le *Middle English Dictionary* fait remonter ce second terme aux alentours de 1230. La cogue était un voilier de

³⁸ Jean-Marie Moeglin, « Le Métier d'historien et l'invention de la guerre de Cent Ans », *Romania*, 2006, p. 429-430.

³⁹ Jean Froissart, *op. cit.*, p. 290-291.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 292.

⁴¹ *Ibid.*, p. 294.

⁴² *Ibid.*, p. 292.

⁴³ *Ibid.*

commerce souvent utilisé dans les expéditions militaires qui possédait un gaillard d'avant. Au cours du XIV^e siècle, on ajouta un château à la poupe. Timothy J. Runyan⁴⁴ ou Graham Cushway⁴⁵ ont rappelé que la marine marchande constituait les forces navales anglaises : les navires utilisés pour faire la guerre étaient ainsi essentiellement des navires marchands réquisitionnés auxquels venaient s'ajouter les navires dus par les *Cinque Ports*. Le roi Édouard III possédait peu de navires (environ 25 par an) et ceux-ci étaient utilisés aussi bien pour des opérations militaires que pour le commerce.

Les marchands

La Manche, ainsi que l'océan Atlantique et la mer du Nord, étaient, en effet, indispensables à la prospérité du royaume anglais qui dépendait largement de l'exportation de la laine. Une grande partie des revenus des monarques découlait des taxes sur les produits qui circulaient par mer entre l'Angleterre et le continent – le vin de Gascogne par exemple. Frédérique Laget souligne que :

L'Angleterre est un cas particulier et riche : la guerre sur mer touche de plein fouet son économie, à la fois par la piraterie qui atteint le commerce de Flandre et par les raids qui attaquent les ports. Dès lors, les stratégies maritimes anglaises naissent de la société politique du pays, principalement des marchands de Londres, les *fishmongers* qui sont en relation directe avec les pêcheurs de Yarmouth ou de King's Lynn, les *merchant venturers*, ou les marchands de l'Étape de Calais, les *Staplers*, leurs rivaux... C'est du milieu économique que naissent les décisions politiques d'une meilleure utilisation de la mer du point de vue militaire, et d'une meilleure protection. (...) Cette évolution de la guerre sur mer conduit à des réponses nouvelles des autorités, de part et d'autre de la Manche. Aux mesures de protection des côtes comme le Guet de la mer s'ajoutent, sans les remplacer pour autant, des mesures de protection des flottes en mer telles que les convois. La nécessité d'avoir une flotte permanente pour assurer une protection avancée des littoraux se fait jour. Elle se double, en Angleterre pour l'essentiel, de la volonté de dominer la mer : malgré un manque certain de moyens, les dirigeants anglais se font l'écho, notamment sous Henri V, des exigences de leurs sujets pour éviter les attaques en mer et pour repousser la frontière du pays sur le rivage de l'ennemi⁴⁶.

Le *Libelle of English Policy* fut rédigé, probablement par Richard Caudray⁴⁷, peu après le siège de Calais de 1436. C'est à partir de 1363 que Calais, place anglaise depuis 1347, devint le lieu (*The Staple*) par lequel devaient transiter toutes les exportations de laine (et aussi de cuir). La *Company of Merchants of the Staple* obtint le monopole complet sur ces exportations. Au XV^e siècle, l'anglais s'est désormais imposée comme langue nationale et c'est donc en anglais que le *Libelle* recommande un contrôle strict de la mer, notamment de la Manche, pour assurer prospérité et tranquillité au royaume : « *For if this see be kepte in tyme of werre, / Who cane here passe without daunger and woo ? / Who may eschape, who may myschef dyffere ? / What marchaundy may forby be agoo ?* » (vers 22-25) [Car si cette mer est maintenue en état de guerre, qui peut passer ici sans danger et malheur ? Qui peut s'échapper, qui peut empêcher le désastre ? Quel commerce peut transiter ?]⁴⁸. Et l'auteur de faire la liste des échanges commerciaux avec le Portugal, la (petite) Bretagne, l'Allemagne, l'Italie, l'Irlande mais avant tout avec les Flandres et l'Espagne. Cette dernière traverse la Manche, car il n'y a pas d'autre

⁴⁴ Timothy J. Runyan, « Ships and Fleets in Anglo-French warfare, 1337-1360 », *The American Neptune*, vol. 46, n° 2, p. 91-99.

⁴⁵ Graham Cushway, *Edward III and the War at Sea: The English Navy, 1327-1377*, Woodbridge, Boydell Press, 2011.

⁴⁶ Frédérique Laget, *op. cit.*, p. 963 et p. 965.

⁴⁷ Richard Caudray (1390-1458) était clerc au Conseil du roi.

⁴⁸ *The Libelle of Englyshe Polycye*, George Warner, éd., Oxford, Clarendon Press, 1926, p. 2. Notre traduction.

trajet possible que « *by the costes to passe of oure Englonde / Betwyxt Dover & Calys, thys is no doute* » (vers 67-68) [de passer près des côtes de notre Angleterre, entre Douvres et Calais, assurément]⁴⁹ pour aller vendre ses nombreux produits dans les ports de la Hanse, Bruges en tête⁵⁰ :

*Bene fygues, raysyns, wyne, bastarde and dates,
And lycorys, syvyle oyle and also grayne
Whyte castell sope and wax is not in vayne,
Iren, wolle, wadmole, gotefel, kydefel also
(For poyntmakers full nedefull be the ij)
Saffron, quiksilver ; wheche Spaynes marchandy
Is into Flaundres shyped ful craftylye. (Vers 53-59)
[Des figues, raisins, vin, vin doux et dattes,
Et de la réglisse, de l'huile de Séville et aussi des grains,
Du savon blanc de Castille et de la cire bien utile,
Du fer, de la laine, du gros drap, des peaux de chèvre et de chevreau aussi
(Pour les faiseurs de pointes, ces deux sont très nécessaires),
Du safran, du vif-argent ; ces marchandises espagnoles
Sont expédiées en Flandre avec savoir-faire]⁵¹.*

La correspondance de la famille Paston (970 lettres qui s'étendent de 1422 à 1509) nous donne un exemple concret de ce commerce international à grande échelle entre l'Espagne et les Flandres. John Russe⁵² écrit à John Paston I en 1462 : « *[John Cole] seyth that the fleet of shippis of this londe met with lx seile of Spanyards, Brettenys, and Frenshemen and there tok of them l, wherof xij shypys were as gret as the Grace de Dewe ; (...) and the seid Spanyards were purposyd with marchaundise in to Flaundres. My Lord of Warwyks shyp, the Mary Grace and the Trenyte, hadde the grettest hurt, for they wer formost* » [(John Cole) dit que la flotte de notre pays rencontra 60 bateaux espagnols, bretons et français et qu'ils en capturèrent 50 alors que 12 de ces navires étaient aussi grands que *La Grâce de Dieu*⁵³. (...) Lesdits bateaux espagnols étaient chargés de marchandises à destination des Flandres. Le navire de mon Seigneur de Warwick, le *Mary Grace*, et *La Trinité* ont subi les plus gros dégâts car ils étaient en tête]⁵⁴.

Il faut aussi pouvoir naviguer sans encombre dans la Manche pour aller jusque « *into the Rochell to feche the fumose wine* » (vers 112) [dans le port de la Rochelle chercher le vin de renom] ou « *into Britounse bay salt so fyne* » (vers 113) [dans le golfe de la Bretagne, le sel si fin]⁵⁵. Mais pour cela, il convient de sécuriser la mer car « (...) *of thys Bretayn, who so trewth levys, / Are the gretteste rovers and the gretteste thevys / That have bene in the see many a yere* » (vers 158-160) [De cette Bretagne, ceux qui croient en la vérité [savent] qu'on y trouve les plus grands pirates et les plus grands voleurs qui ont parcouru la mer depuis bien des années]⁵⁶. Or, l'Angleterre ne fait pas qu'importer, la Manche est essentielle dans son exportation de la laine, aussi une grande et puissante marine marchande est-elle la clé à l'essor et la richesse du royaume. *The Libelle* donne en exemple Richard Whittington (vers 487) qui a

⁴⁹ *The Libelle of Englyshe Polycye, op. cit.*, p. 5. Notre traduction.

⁵⁰ J. Maréchal, « La colonie espagnole de Bruges du XIV^e au XVI^e siècle », *Revue du Nord*, 1953, n° 137, p. 5-40.

⁵¹ *The Libelle of Englyshe Polycye, op. cit.*, p. 4.

⁵² John Russe avait été au service de John Fastolf. En 1462, John Paston lui obtint une charge dans le port de Yarmouth.

⁵³ Le roi Henry V (1386-1422) fit construire de grands bateaux de guerre dont *La Grâce de Dieu* et *la Trinité*.

⁵⁴ *The Paston Letters. A.D. 1422-1509*, James Gairdner, éd., Londres, Chatto & Windus, Exeter, James O. Commin, 1904, vol. 4, p. 57. Notre traduction.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 6. Notre traduction.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 9. Notre traduction.

apporté richesse et honneur au pays. Richard Whittington (1354 ?-1423) fut quatre fois maire de Londres, maire de *The Staple* (Calais), membre de la prestigieuse *Mercers' Company*, importateur de soie et de velours et grand exportateur de laine anglaise.

Le poète John Gower a chanté l'importance de la laine, source de fortune marchande⁵⁷. Dans le *Mirour de l'Homme* (entre 1375 et 1379) il fait son éloge, l'apostrophant et l'invoquant comme la dame idéalisée de la poésie courtoise :

O leine, dame de noblesce
Tu es des marchantz la duesse,
Pour toy servir tout sont enclin ;
(...)
O leine, l'en ne doit pas tere
Que tu fais en estrange terre ;
Car les marchantz des tous paiis
En temps du peas, en temps du guerre,
Par grant amour te vienont querre ;
(...)
Tu es par tout le mond cheris,
La terre dont tu es norris
Par toy puet grande chose fere.
Par tout le mond tu es mené
Par terre et mer, mais assené
Tu es a la plus riche gent :
En Engleterre tu es née.
O belle, o blanche, o bien delie,
L'amour ed toy tant point et lie,
Que ne se porront deslier
Les cuers qui font la marchandie
De toy ; ainz mainte tricherie
Et maint engin font compasser
Comment te porront amasser :
Et puis te font la mer passer,
Comme celle q'es de leur navie
La droite dame, et pour gaigner
Les gens te vienont bargainer
Par covoitise et par envie. (Vers 25369-25371, 25381-25385, 25390-25416)⁵⁸

Ainsi Gower considère-t-il que la laine est « née en Angleterre » et rappelle-t-il que les marchands lui font « la mer passer ». C'est pour maintenir ce grand commerce que l'auteur du *Libelle* s'alarme et se fait pressant : « *What harme it were gode Caleise for to lese / What woo it were for all this Englysshe grounde* » (vers 827) [Quel dommage ce serait de perdre la bonne Calais, Quelle affliction ce serait pour toute cette terre anglaise]⁵⁹.

Plusieurs correspondances entre divers membres de familles de marchands anglais du XV^e siècle nous sont parvenues. La célèbre correspondance Paston, déjà citée, montre que les

⁵⁷ Au point que George Campbell Macaulay a écrit dans son introduction au premier volume de l'édition des œuvres complètes du poète que « (...) *These indications seem to suggest that it was as a merchant that Gower made the money which he spent in buying his land; (...) If we are to go further and ask in what branch of trade our author exercised himself, it is probable that we may see reason to set him down as a dealer in wool, so enthusiastic is he about wool as the first of all commodities, and so much has he to say about the abuses of the staple* », *The Complete Works of John Gower*, G. C. Macaulay, éd., Oxford, Clarendon Press, 1899, p. lxiii.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 280-281.

⁵⁹ *The Libelle of Englyshe Polycye*, *op. cit.*, p. 42. Notre traduction.

revenus de la famille découlaient avant tout de ses propriétés foncières mais aussi du commerce de la laine. Deux autres familles sont à citer. Tout d'abord, celle des Stonor (358 lettres datées de 1290 à 1483) et notamment Elizabeth (Rich) Stonor (†1479) qui introduisit son second époux, William Stonor (†1494), au commerce de la laine et a laissé plusieurs lettres échangées avec son gendre, Thomas Betson (†) qui demeurait à Calais. Une lettre datée du 1^{er} mai 1476 adressée à William Stonor par l'un des assistants de Betson, Thomas Henham, nous permet de suivre le parcours maritime de la laine et des marchands :

Letyng your maysterschipe to wyt that I departyd ffrome Sandewych the xi day off Aprell, and so cam unto Calys apone sher Thursday laste was with the wolle schippys ; and so, blesside be Jhesu, I have resayvid your wollys in ffaite. Fodermore, Syr, yeff yt plesse your maysterschipe for to understonde þis, I have ressayvid your wollys as ffayer and as hole as any mannys inthe fflote. More hover, Syr, yff yt plesse your maysterschipe ffor to understonde howne your wolle was howsid ever dele by Ester even. Fordermore, Syr, yeff yt plesse your maysterschipe ffor to understonde that the shepmen be content and payde off thayer ffraythe. (...) Fordermore, Syr, yeff yt plese your maysterschipe ffor to understonde that Thomas Betson cam unto Calys the laste day of Aprill : and so he departyd in good helthe unto Brugys mart the fyrst day of May. [Je vous informe, Monsieur, que je suis parti de Sandwich le 11 avril et que je suis arrivé à Calais le jeudi saint dernier avec les navires transportant la laine ; et ainsi, béni soit Jésus, j'ai reçu vos ballots de laine en bon état. De plus, Monsieur, si cela vous plaît de le savoir, j'ai reçu vos laines aussi belles et intactes que celles de n'importe quel homme de la flotte. De plus, Monsieur, si cela vous plaît de le savoir, votre laine a été entreposée en toute sécurité avant le soir de Pâques. De plus, Monsieur, si cela vous plaît de le savoir, les marins sont satisfaits et ont été payés pour le transport. (...) De plus, Monsieur, si cela vous plaît de le savoir, Thomas Betson est arrivé à Calais le dernier jour d'avril : et ainsi il est parti en bonne santé pour la foire de Bruges le premier jour de mai]⁶⁰.

La seconde famille est celle des Cely (247 lettres de 1472 à 1488) dont le commerce de la laine était l'unique activité. Les personnes les plus âgées de la famille vivaient en Angleterre, achetaient la laine et les peaux, supervisaient leur emballage et expédition. Un membre plus jeune de la famille réglait les affaires à Calais. La correspondance montre que Richard Cely ne cessait de s'inquiéter, craignant la guerre ou la chute des cours de la laine et se plaignant du délai avec lequel son fils répondait depuis *The Staple*. Les lettres indiquent très souvent le nom des bateaux et de leur capitaine sur lesquels les ballots de laine de la famille étaient transportés. William Maryon, l'associé des Cely, écrit à George Cely qu'il a expédié la marchandise « *in the Mare of Raynam, John Danyell being master* » [par la *Mary* de Rainham, John Danyell étant le capitaine]⁶¹, William Cely précise au même George dans une lettre de 1481⁶² que de nombreuses cargaisons sont en route sur divers navires : la *Mary* de Londres (William Sordyvale étant le capitaine), le *Crystover* de Rainham (capitaine, Harry Wylkyns), le *Thomas* de Maidstone (capitaine, Harry Lausson), le *Thomas* de Newwhythe (capitaine, Robert Ewen), le *Myhell* de Hull (capitaine Andrew Goodys), la *Marys Grace* de Londres (capitaine, John Lokyngton). Après la mort de Richard Cely, en 1482, la famille acheta, pour la somme de 28 livres, son propre navire à « *John Burdeycke marrener of Pernermarcke in Bretten* » [Jean Burdeycke, un marin-pêcheur de Penmar'ch en Bretagne] qui fut rebaptisé *Margaret Cely* de Londres. Un carnet de comptes dédié au bateau (*The Rekenyng of the Margett Cely* [Comptabilité du *Margaret Cely*]) fait partie des *Cely papers*. On y apprend que « *the first viage of the Margaret of London was to Seland in the yere of our Lord God 1485. The secunde to*

⁶⁰ *The Stonor Letters and Papers (1290-1483)*, Charles Lethbridge Kingsford, éd., Londres, Camden Society, 1919, vol. 2, p. 4. Notre traduction.

⁶¹ *The Cely Letters 1472-1488*, Alison Hanham, éd., Early English Text Society, Oxford University Press, 1975, p. 117.

⁶² *Ibid.*, p. 117-118.

Caleis and the thrid to Burdews » [le premier voyage de la *Margaret* de Londres fut à destination de la Zélande en l’an de Grâce 1485. Le deuxième en direction de Calais et le troisième en direction de Bordeaux]⁶³. Suit, ensuite, une quinzaine de pages de comptes très détaillés concernant les frais des trois voyages : achats de matériel de navigation (des poulies, des cordes, des pièces en laiton, un hauban, une rame pour en remplacer une de perdue, un grand compas, un aimant pour une boussole, une ancre, etc), d’armement de toutes sortes – preuve que les traversées sont toujours risquées – (hacquebutes, couleuvrines, pistolets, des arcs longs, des faisceaux de flèches, des boulets en plomb, une corne pour poudre fine, etc.), paiement du salaire des marins (la liste nominative complète est fournie).

Conclusion

On constate que ces lettres familiales, le *Libelle* ou les continuations du *Brut* moyen-anglais en prose, au final, mentionnent les traversées maritimes mais les décrivent peu. Il faut, en effet, se tourner vers les chroniques littéraires pour avoir un aperçu des paysages sereins ou tempétueux et des émotions des passagers. Le *Brut* de Lazamon (fin XII^e siècle) et les premières parties des *Bruts* anglais des XIV^e et XV^e siècles proviennent directement du texte de Geoffroy de Monmouth et constituent le récit du passé mythique, mystérieux des Bretons / Anglais. La mer y est présentée comme un très vaste espace obscur et inquiétant d’où surgissent de nombreuses forces du Mal⁶⁴, monstres marins ou envahisseurs, par exemple. L’épisode le plus célèbre de la traversée de la Manche est celui où le roi Arthur quitte Southampton pour se rendre à Barfleur (vers 12738 du *Brut* de Lazamon) et bénéficie d’une mer calme : « *weder stod on wille wind wex an honde / ankeres heo up drozen drem wes on uolken / Wunden in-to widen sæ þeines wunder bliðe / scipen þer forð þrunge gleo-men þer sungen / seiles þer tuhten rapes þer rehtten / wederen alre selest and þa sæ sweuede* (vers 12745-12750) [le temps était au beau fixe, le vent se leva. Ils levèrent les ancres, la joie régnait parmi les hommes ! Les guerriers étaient très joyeux lorsqu’ils prirent le large. Les navires avancèrent bord à bord, les ménestrels chantèrent, on hissa les voiles, tendit les cordages. Il faisait très doux et la mer était calme]⁶⁵. Mais, à bord du navire, le roi Arthur fait un rêve dans lequel un ours et un dragon se battent et qui le trouble profondément. Le songe est prémonitoire et annonce la trahison de son neveu Mordred. Lorsque la forfaiture est connue, Arthur a toutes les peines du monde à retraverser la Manche car, nous dit Lazamon il n’y a pas de vent à Wissant. Une fois le vent levé, c’est une tempête qu’il faut affronter. L’auteur du *Morte Arthure allitéré* dit même que « *Fro þe wagande wynde owte of þe weste rysses, / Brethly bessomes with byrre in beryns sailles; / With hir bryngges one burde burliche cogges, / Qwhylls þe bilyge and þe beme brestys in sondyre* (vers 3660-3663) [en tornades soudain le vent se lève à l’ouest, / S’engouffre violemment dans les voiles marines, / Jette bord contre bord les robustes navires / Dont bordages et mâture volent en éclats]⁶⁶ et poursuit le tableau avec une féroce bataille navale (vers 3664-3711). On peut s’amuser à s’imaginer qu’Arthur aurait aimé bénéficier du pont sur la Manche mentionné dans *The Anonymous English Metrical Chronicle*, un *Brut* très abrégé et qui multiplie anecdotes colorées et épisodes pittoresques :

⁶³ *The Cely Papers*, Henry Elliot Malden, éd., Londres, New York, Bombay, Longmans, Green & Co., 1900, p. 174. Notre traduction.

⁶⁴ Voir M.-F. Alamichel, « Les Tempêtes infernales du *Brut* de Layamon ».

<http://layamon.free.fr/Articles/Tempetes%20infernales.htm>

⁶⁵ Lazamon, *Brut*, G. L. Brook et R. F. Leslie, éd., Early English Text Society, vol. 277, 1978, p. 666. Traduction de M.-F. Alamichel, *De Wace à Lawamon*, Près, AMAES, 1995, vol. 2, p. 479.

Le *Morte Arthure allitéré*, qui n’est pas une chronique, décrit avec davantage de précisions techniques la traversée (vers 729-755).

⁶⁶ *Les Mort d’Arthur moyen-anglaises en vers*, Colette Stévanovitch et Anne Mathieu, éd., Turnhout, Brepols, 2017, p. 476-477.

*King Hingist, as y zou telle,
 Coniourd þre hundred fendes of helle
 Þat þai schuld make a brigge
 Ouer þe se for to ligge.
 Aday þai schuld to helle gon
 & fram þennes bring þe ston
 Þat schuld to þe brigge go,
 & þe siment þat fel þerto,
 & euermore o nizt in derke
 Opon þe brigge þai schuld werke,
 On þis maner it to dizt:
 Þe brigge to make & wirke o nizt
 So al in a litel while
 Þe brigge was maked .xx. mile.
 & þo anon þe conquerour
 Þer lete make a strong tour,
 Wele yhoused & wele ybeld,
 (T)chambers & halles wiþ mani teld,
 zif he oþer his went ouer þe se
 Þat he mizt þer herberwed be.
 Anon þe king Selmin of Fraunce,
 When he herd þat meschaunce,
 Swiþe anon he sent his sond
 To king Hengist of Jnglond
 & seyde him þo, wiþ gode skele,
 Þe se was his, bot þe haluendele,
 & bad him þat he schuld late
 On þe brigge no ferþer to make,
 & elles he seyde, wiþouten feyle,
 Þat he wald zif on him batayle
 & into Jnglond come
 & destruen al & some. (Vers 739-770)
 [Le roi Hengist, je vais vous le raconter,
 Produisit par magie trois cents monstres infernaux
 Afin qu'ils construisent un pont
 Qui devait enjamber la mer.
 Pendant la journée, ils devaient aller en Enfer
 Et en ramener le matériau
 Nécessaire au pont,
 Ainsi que le ciment à couler dessus
 Puis, sans arrêt, la nuit, dans le noir,
 Ils devaient ériger le pont,
 C'est ainsi qu'ils devaient s'y prendre :
 Fabriquer, construire le pont la nuit.
 C'est pourquoi, en peu de temps,
 Le pont fit 20 miles [de long].
 Alors, aussitôt, le conquérant
 Fit faire une forteresse très puissante
 Très bien agencée et très bien érigée,
 Il y avait des chambres, des grand'salles aux
 nombreuses tentes
 Afin que si lui ou les siens traversaient la mer
 Ils puissent être hébergés là.
 Peu après, le roi Selmin de France*

Lorsqu'il apprit cette catastrophe,
Envoya aussitôt son émissaire
Au roi Hengist d'Angleterre
Et il lui dit alors, non sans fondement,
Que seule la moitié de la mer lui appartenait
Et il lui ordonna d'arrêter,
De ne pas poursuivre la construction du pont
Sinon, ajouta-t-il, sans faute,
Il lui livrerait bataille
Envahirait l'Angleterre]⁶⁷

Un terrain d'entente est trouvé et le pont détruit. Gageons que tous les vrais voyageurs dont nous avons parlé – étudiants, soldats et marchands – auraient aimé pouvoir ainsi traverser la Manche à sec en toute sécurité. Il devait revenir au XX^e siècle de réunir La France et l'Angleterre, non pas par un pont, mais par un tunnel.

⁶⁷ *An Anonymous Short English Metrical Chronicle*, E. Zetl, éd., Early English text Society, Oxford University press, 1935 [rééd. 1971 et 2002]. Voir *The Auchinleck Manuscript*, <https://auchinleck.nls.uk/mss/smc.html>
Traduction de M.-F. Alamichel
https://www.sorbonne-universite.fr/sites/default/files/media/2020-01/short_metrical.pdf